

FEUILLETON DU "SAMEDI" (1)

# Les Tortures d'une Mère

TROISIÈME PARTIE

## UN DUEL D'AMAZONES

VI

*(Suite et fin)*

Lorsqu'elle se trouve seule dans sa vaste chambre, elle s'arrêta devant une large armoire à glace.

Pâle, les sourcils froncés, elle regardait ses traits convulsés par la rage impuissante ! . . . . .

Vaincue ! . . . Elle était bien vaincue ! . . . . .

Mais, on le verrait bien ! . . . Elle saurait avoir sa revanche ! . . . Ne possédait-elle pas ce poison épouvantable... ce korté, qui pouvait si sûrement donner la mort ? . . . . .

Oh ! elle en trouverait bien le moyen ! . . . Ce serait l'œuvre de toute sa vie ! . . . Elle les tuerait tous ! . . . . .

Ses yeux tombèrent alors sur ses mains, ses belles mains pleines de fossettes adorables, ses mains aux doigts fuselés.

Et elle réprima avec peine une grimace de dégoût.

L'une de ses mains était encore couverte du sang de Simon Lowel.

La trace des doigts du mort demeurait autour du poignet . . . . .

Et avec le sang, on eût dit qu'une poudre blanchâtre avait fait comme une espèce de boue ! . . . . .

Elle se leva à gsande, eau, enlevant au plus vite ces traces révoltantes, et rompue, brisée, elle se coucha, cherchant en vain le sommeil.

— Je ne peux pas dormir ! . . . J'ai la fièvre ! . . . — répéta-t-elle à diverses reprises.

Et inconsciemment, elle se prit à se gratter le poignet qui avait été maculé de sang lui causant à tout instant une cuisson, une démangeaison extrêmes.

Au grand jour elle se mit à examiner son poignet et son bras, couverts tous deux d'une légère éruption rose.

Et soudain elle laissa échapper un véritable rugissement de terreur et de rage ! . . . . .

— Le korté ! . . . — cria-t-elle d'une voix étranglée ! — le korté ! . . . Simon Lowel s'est vengé ! . . . . .

### CONCLUSION

Le lecteur, nous l'espérons du moins, sera peut-être satisfait d'être fixé sur le sort du pauvre Jean Cloarec.

On va bien vite le connaître.

Oh ! il ne devait pas demeurer longtemps victime de la perfide machination si bien ourdie par André Lowel et cette canaille d'Isidore Seichard.

Naturellement, dès le lendemain du drame, la mort de Simon Lowel était connue. Simon passait pour s'être suicidé. On ne se préoccupait même pas outre mesure de la disparition de son frère . . .

Mais la nouvelle de cette mort arrivait dans la matinée à Tours, au moment même où Foot-Dick apprenait à Mme de Chazay que son frère aîné avait cessé de vivre et que le baronnet sir Richard Barclay devenait, de part ce trépas, l'un des plus fortunés lourds des trois royaumes et duc de Clayfton.

En réalité, tous ces dons, tout ce fantastique héritage, ces millions nombreux qui dégringolaient subitement sur la tête de l'heureux Foot-Dick, ne semblaient pas préoccuper celui-ci outre mesure.

— Notre ami demeurait soucieux pensif, et tournait autour de Colette, qui, malignement, sans avoir l'air d'y toucher, le complimentait en termes mesurés, s'obstinant à l'appeler tout au long : — "Monsieur le duc."

Et ce titre, qui revenait à tout instant, semblait singulièrement horripiler notre ami.

A la fin, n'y pouvant plus tenir :

— Je t'en prie, Colette ! . . . ne te moque pas de moi ainsi . . . J'ai eu des torts ! . . . bien des torts ! . . . Je le reconnais ! . . . Je te demande pardon ! . . . là ! . . . à deux genoux ! . . . Veux-tu ! . . . veux-tu me pardonner ! . . .

— En cette r . . . — un vilain mot allait échapper à Mauz-elle Miou-zic, un coup d'œil de Mme Victoire l'arrêta.

— Et Lucy Forster ? — dit-elle simplement.

— Tu ne la reverras jamais, Colette ! . . . Jamais ! . . . Je te le jure . . .

Et je ne la reverrai jamais non plus . . . C'est un engagement sacré . . . Et alors . . . . .

— Et alors ? . . . . .

— Dis-moi que tu consens à me pardonner ? . . . . .

Cette petite peste de Miou-zic avait bien envie de se faire un tantinet prier, mais la débordante joie de son cœur ne lui en laissa ni le temps ni le courage.

Elle prit donc la main que Richard lui tendait, et se laissant attirer par lui, sous les regards attendris d'Aline :

— Est-ce qu'une femme peut ne pas pardonner à celui qu'elle aime ! . . . . .

Et des larmes de joie suprême, d'intense bonheur, inondèrent son radieux et adorable visage ! . . . . .

Mme de Chazay n'avait plus rien à craindre pour sa fille bien-aimée, pour elle-même . . . . . Les deux monstres qui lui barraient l'accès de la terre, domaniale, de la seigneuriale demeure, n'étaient plus ! . . . . .

Bien vite elle rentrait dans sa fortune, dans tous ses biens . . .

En toute cette affaire, outre Lucy Forster, il n'y avait que le directeur Hugh Crickton qui s'arrachait les cheveux, en se voyant privé subitement de tous ses premiers sujets.

Inutile de dire que le nouveau duc de Clayfton le consola facilement en payant un royal dédit pour le clown Foot-Dick.

Il y eut aussi un certain jeune notaire, le nommé Félix Moiron, qui fut obligé de vendre sa charge de la Vallière, et de rendre des comptes sévères à qui le droit . . . . .

Mme de Chazay n'était pas rentrée depuis deux jours à Chazay, que l'un des gardes de la terre, le nommé Isidore Seichard, demandait à être introduit auprès d'elle.

En perdant les deux frères Lowel, le misérable reconnaissait qu'il avait tout perdu, et il se jetait aux genoux de sa nouvelle maîtresse en versant des larmes de crocodile.

— Que madame la comtesse veuille bien me fournir les moyens de passer en Amérique et je pourrai réparer un crime.

Aline n'en demandait pas davantage, elle donnait bien vite à Isidore Seichard le moyen d'aller se faire pendre ailleurs, et celui-ci écrivait une lettre détaillée au procureur de la République de Tours, lettre dans laquelle il se dénonçait comme ayant caché lui-même le portefeuille d'André Lowel dans l'un des sacs de la charrette de Jean Cloarec.

Ah ! la vieille Françoise ! . . . Quelle joie d'embrasser son ficu, qui cette fois ne la quitterait plus ! . . . . .

Que dire encore ? . . . . .

Isabel Charlemont ne s'était pas trompée ! . . . . . Simon Lowel lui avait bien glissé du korté sous la manche de sa robe.

Quelque jours plus tard, le terrible poison se déclarait et sur cette beauté sans pair exerçait de terribles ravages.

L'un des princes de la science a entrepris de guérir Mlle Charlemont, il affirme qu'elle ne mourra pas . . . . . Mais sa beauté superbe est à jamais perdue.

Elle est laide, elle est affreuse, presque autant qu'Éléonor Graham qu'elle continue à traîner à sa suite, en l'agaçant comme toujours de sottises.

Au printemps de cette année, le duc et la duchesse de Clayfton sont revenus d'un voyage en Orient, en compagnie de la comtesse de Chazay et se sont arrêtés en Touraine pour y passer l'été.

— O maman, — répète souvent celle qui s'est noyée si longtemps Mamezelle Miou-zic, — j'aime bien mon Dieu chéri . . . . . mais comment, — après le si long martyre que vous avez subi pour moi, — comment ne pas vous adorer !!!

FIN

### LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.